





Louis Dally  
*Sous la plume de Cécile Desmarest*

SUR LES AILES DU VENT



## **PARTIE I — AUGUSTINE**



Bougie, Algérie française, 27 juillet 1926

Jacquot a disparu. Notre gros matou aux longs poils soyeux si cher à mon Papa a disparu. Je ne me rappelle plus exactement quand je l'ai aperçu pour la dernière fois, mais, ce matin, je me suis demandé où il était. Maman ne sait pas non plus où il se trouve. Depuis la mort de Papa il y a deux jours, tout est flou dans mon esprit. J'ai l'impression de me mouvoir dans un cauchemar éveillé. Tout s'est passé si soudainement. Maman, Papa et moi vivions heureux dans notre spacieuse maison sur deux niveaux près du port et de la porte Sarrasine, cette bâtisse où j'ai grandi, enfant unique. Quand j'avais huit ans, Maman m'avait expliqué que j'avais eu une sœur, Lise. Elle est décédée à l'âge de deux ans, lorsque j'avais moi-même quatre ans et demi. Le souvenir d'une petite fille aux boucles brunes qui marchait de manière hésitante dans le jardin est alors revenu à la surface. Puis, l'image de cette fillette sur les genoux de Papa. J'aurais voulu qu'elle vive, j'aurais voulu une autre sœur, ou un frère. Mais Dieu en avait décidé différemment. Je ne peux me plaindre. J'ai été choyée par des parents aimants, avec tout le confort dont un enfant peut rêver. Nous sommes même suffisamment riches pour avoir des domestiques à notre service, ce qui facilite notre quotidien.

Oh, Papa, qu'est-ce que tu me manques déjà ! Qu'est-ce que tu vas me manquer ! Ton sérieux visage qui s'épanouissait dans un sourire quand nos regards se croisaient. Cette moustache noire imposante dont tu prenais soin et qui te caractérisait tellement. Tu étais un homme impressionnant dans tes affaires, mais plein de tendresse pour moi. Toi seul qui dans l'intimité m'appelais Tinette. Tu avais le cœur sur la main, toi qui aidais les plus pauvres. Force de la nature, pourquoi es-tu parti si brutalement ? Tu n'avais que cinquante-sept ans.

Je suis assise à ton bureau, Papa, dans ton fauteuil de cuir marron foncé, patiné par le temps, m'imprégnant de tes objets familiers. Sur ton sous-main de basane bordeaux agrémenté d'une dorure végétale, je remarque le faire-part de décès que Maman a posé là. Tes obsèques hier étaient grandioses. Toute la population de Bougie a suivi ton

corbillard progressant doucement sur la colline. Qu'est-ce que j'ai pleuré, et Maman aussi ! Bien sûr en tant que fondateur de l'harmonie municipale, certains de ses membres ont joué pour toi la *Marche funèbre* de Chopin. Avec uniquement des instruments en cuivre comme tu l'avais requis pour le jour où tu viendrais à disparaître. Mon corps et mon cœur lourds avançaient au pas du rythme sinistre de cette musique.

Hier soir, après les funérailles, Maman et moi avons abordé la raison de ta mort. Le faire-part parle de tes titres officiels. *Secrétaire général et fondateur de la Chambre de Commerce. Officier de l'Instruction publique*. Il ne dit rien du fait que tu étais un adepte important de la franc-maçonnerie. Cette société « secrète ». Tu dérangeais des gens, j'en suis persuadée. Et puis tu étais anticlérical. Tu ne t'en cachais pas. Ça ne devait pas plaire aux membres éminents de l'Église catholique. Maman avait dû te mentir au début pour que je sois baptisée et que je suive le catéchisme. Sous la pression de ta chère femme, tu avais dû accepter, bon gré mal gré, que je fasse ma communion à Alger. Ton enterrement a été civil. Maman et moi sommes convaincues que tu as été empoisonné. Peut-être, ce sont ces mêmes personnes de pouvoir qui ont fait disparaître Jacquot. Ou alors il n'a pas supporté ton départ. Les chats ont un instinct surdéveloppé et s'attachent grandement à leur maître.

Nous avons connu l'éloignement physique, mais jamais dans notre amour l'un pour l'autre. J'étais toujours certaine que j'allais te retrouver. Comme pendant tous ces étés où Maman et moi remplissions des malles de voyage et traversions en bateau la Méditerranée pour nous rendre dans le sud de la France, te laissant derrière nous accaparé par ton travail. Sur ce bureau, tu as placé un cadre avec une photo de « tes petites femmes » prise sur le port de Marseille. Je devais avoir six ou sept ans. On aperçoit des mâts de bateaux à l'arrière. Portant une robe courte légère, je me tiens debout sur une bitte d'amarrage, m'agrippant à l'épaule de Maman pour ne pas tomber. Nous regardons l'objectif, une expression rayonnante sur nos visages. Tous ces souvenirs enchantés de séjours sur la Côte d'Azur, dans de petits villages de Provence, ou dans les Pyrénées. Avec Maman, nous explorions chaque année un coin différent, résidant dans d'élégants hôtels, nous faisant dorloter par le personnel. Une image, ou plutôt une sensation rejaillit du passé. L'arôme entêtant des champs de lavande à perte de vue près de



Grasse, le soleil caressant partiellement ma peau d'adolescente sous mon chapeau de paille, alors que nous avançons entre les rangées de plantes fleuries. Ces nuances de mauve et de violet que j'ai tâché de coucher sur la toile quelques années plus tard. Ce sont depuis ce jour-là mes couleurs préférées. Pour me faire plaisir, Maman m'avait acheté un flacon d'eau de Cologne parfumé, mais on ne peut mettre en bouteille ce chaud effluve d'été, naturel et sauvage, cette émotion enivrante de simple bonheur. J'aurais aimé partager ces moments avec toi. Tu m'as dit un jour : « Ma fille, je travaille pour que ta Maman et toi puissiez profiter de la vie comme il se doit. Ces voyages sont l'opportunité pour toi de t'ouvrir au monde, de t'ouvrir l'esprit. » Tu m'as donné une bonne éducation. Je te remercie de tout ce que tu m'as appris afin que je devienne la jeune fille de dix-sept ans que je suis aujourd'hui. Je te suis aussi reconnaissante de m'avoir permis d'étudier à l'école Pigier de Toulouse à l'âge de quatorze ans. Vous m'avez beaucoup manqué, toi et Maman, cette année-là. Tu m'as inculqué des valeurs de respect, de courage, et de ne jamais considérer les choses comme acquises. De toi, j'ai hérité un esprit combatif, une curiosité débordante, et je l'espère, ton grand cœur. Ce fauteuil est rempli de ta présence. Tu es encore si vivant autour de moi, en moi. Je prends dans la main la maquette en bois du bateau de pêche vert olive qui orne ton bureau. Il ressemble à celui qui est ancré au port sur lequel tu aimais tant naviguer le dimanche. Qu'est-ce qu'il va devenir sans toi ? Je t'imagine voguant, le sourire aux lèvres, un horizon azur infini devant toi, le vent balayant tes cheveux d'habitude si bien coiffés. Oh, Papa, tu fais route vers un autre pays maintenant, seul. Tu nous as laissées Maman et moi pleurant sur le rivage.

Nice, 12 février 1928

Pendant un instant, je m'accoude à la balustrade de la promenade, contemplant les bateaux qui naviguent à l'horizon. Le bruit des vagues m'apaise. Je songe à cet autre rivage, celui où je suis née. Bougie et la jeune innocente Augustine sont loin, bien loin.

J'inspire un bon bol d'air iodé, cette odeur si familière. Mon panier encore vide sous le bras, je reprends ma route vers le marché. On perçoit une effervescence partout dans les rues. Cela fait des jours que l'on ressent l'approche du Carnaval. Les Niçois deviennent plus gais, plus insouciant, et en même temps fébriles d'excitation. Je me souviens de la première fois où j'y ai assisté il y a un an.

Maman et moi étions spectatrices, à l'écart de cette foule délirante qui, pour deux semaines par an, retombait dans une joie enfantine. Nous n'avions jamais rien vu de tel. Nous avions débarqué à Nice en octobre 1926, après trois mois éprouvants à Bougie. La mort soudaine de Papa avait chamboulé nos vies, bien au-delà de ce qu'on aurait pu imaginer. Il conservait une grande partie de sa fortune personnelle dans le coffre de son bureau au rez-de-chaussée où se trouvait la Chambre de Commerce qu'il avait fondée. Nos appartements privés étaient situés eux au premier étage. À son décès, ses successeurs avaient vidé le coffre. Ils avaient tout pris. Ces hommes puissants qui le détestaient s'étaient vengés. Papa faisait trop confiance et sa mort avait été si inattendue. Maman et moi nous étions retrouvées ruinées. Elle ne toucherait qu'une modique pension de veuve d'un haut fonctionnaire de l'État et nous n'étions plus en situation de rester dans notre demeure. Elle n'avait jamais travaillé, j'avais donc naturellement endossé le rôle du nouveau soutien de famille. Grâce à la formation que Papa m'avait payée et à ses bonnes relations, j'avais été employée deux mois comme dactylographe dans l'étude de maître Théron, notaire à Bougie. Mais, probablement sous la pression des hommes qui avaient détruit mon père, il avait dû me congédier à regret. Il m'avait néanmoins écrit une lettre de recommandation élogieuse qui pouvait m'ouvrir des portes,

mais pas en Algérie. Très vite, j'avais compris que Maman et moi n'étions plus les bienvenues. Nous devions quitter ce pays et cette ville que nous aimions tant pour reconstruire une nouvelle vie ailleurs. Afin de constituer un pécule de départ, nous avions été obligées de vendre la plupart de nos meubles et, avec déchirement, le bateau de pêche que Papa avait hérité de mon grand-père. C'est le cœur serré que nous avons congédié Chakib, Hosni et Douja, qui nous avaient servis pendant des années. Je les avais spontanément pris dans les bras pour les remercier. Notre vie tenait maintenant dans quelques malles embarquées dans le même navire que nous. Je me souviendrai toujours de mon dernier long regard vers ces maisons et hauts bâtiments blancs accrochés aux pentes de la Djebel Gouraya, ces bateaux de pêcheurs colorés, ce contraste entre les crêtes ciselées arides à l'horizon et l'écrin de verdure où baignait la ville qui s'amenuisait alors que nous nous éloignions du rivage. J'eus une pensée pour mon cher Papa qui reposait seul sur cette colline tandis que ses « deux petites femmes » s'exilaient peut-être sans retour.

Maman et moi avions d'abord emménagé dans une pension de famille avant de trouver un deux-pièces rue Foncet, dans le quartier Carabacel, à cinq minutes à pied de la place Masséna. J'avais malheureusement très vite quitté Maman et Nice début novembre pour aller travailler à Pornichet pour la Société des Agences de Bretagne. La nécessité faisait loi. J'occupais une chambre modeste chez Mme Le Gall, une gentille veuve d'une cinquantaine d'années qui me traitait comme sa propre fille. De ma fenêtre, j'apercevais les mâts des voiliers sur le port. Quand j'avais un peu de temps pour moi, j'allais me promener sur les quais, emportant parfois mon petit chevalet pour chercher à capturer cette atmosphère bretonne si pittoresque. Je n'avais jamais suivi de cours, mais j'aimais peindre depuis mon adolescence à Bougie. Ce n'était pas tant la précision que l'émotion que je tâchais de saisir. Mon emploi était monotone, mais mes collègues féminines s'étaient montrées chaleureuses avec moi. J'envoyais des mandats à Maman tous les mois. Mon contrat s'était terminé en février, providentiellement juste quelques jours avant le Carnaval, ce qui m'avait permis d'y assister.

J'avais retrouvé Maman avec bonheur et nous avions découvert la ville de Nice en folie. Les chars étaient plus fabuleux les uns que les autres, celui de la Ratapignata, avec sa haute tour et ses exubérants

hommes et femmes chauve-souris, constituant le clou du spectacle cette année-là. Et c'était là que j'avais rencontré Paolino. Mon cher Paolino. Il se tenait debout sur le char juste derrière, aux teintes de l'arc-en-ciel, agrémenté d'oiseaux en papier multicolores et de grandes fleurs exotiques. Lui-même portait un costume fait de plumes jaunes, oranges, rouges et vertes, et ses yeux étaient maquillés d'un fard bleu persan. Je le trouvais resplendissant. Nos regards s'étaient croisés un long moment et il m'avait jeté un sourire éclatant. Puis, dans une musique tonitruante, le véhicule s'était éloigné pour faire place au suivant. Ce n'est que plus tard, après le défilé, que j'avais retrouvé avec surprise ce bel homme-oiseau. J'avais obtenu la permission de Maman d'aller me balader seule une heure sur le port en ce début de soirée. Elle me faisait confiance et savait que je ne prendrais pas de risques inconsidérés. Je voulais me laisser submerger encore par cette euphorie qui apportait un vent de liberté et d'insouciance. Après tout, je n'avais que dix-huit ans. Je marchais nonchalamment, stupéfaite par le nombre incalculable de confettis qui jonchaient la chaussée, quand Paolino, toujours en costume, m'avait presque bousculée alors qu'il chahutait avec des amis. Il s'était arrêté, me dévisageant.

— Oh, mais je vous connais, jolie demoiselle ! s'exclama-t-il dans un délicieux accent italien. On s'est vu plus tôt. Vous m'avez décoché un charmant sourire. Celui-là, oui, que vous portez encore.

Je rougis. À peine plus grand que moi, il apparaissait moins impressionnant que sur son char, mais rayonnait d'une chaleur communicative.

— Veuillez pardonner mes mauvaises manières, continua-t-il. Il me tendit la main que je pris pour la serrer : Je me présente. Paolino Sancisi.

— Moi, c'est Augustine. Augustine Dally.

— Enchanté, Augustine. Il regarda autour de moi : Vous êtes seule ?

Alors que j'hésitais à lui répondre, après tout je ne le connaissais pas, il éclata de rire :

— Ne vous inquiétez pas, je préfère la compagnie des garçons, je veux dire dans l'intimité. Vous ne craignez rien avec moi.

— Alors oui, je suis seule, je pouffais un peu gênée. Cela ne fait pas très longtemps que j'habite à Nice.

— Eh bien, joignez-vous à nous.

Il me présenta à ses amis :

— Voici André, Henrietta, et Marius.

Ces deux derniers portaient des tenues similaires à Paolino, tandis qu'André était habillé en « civil » comme moi. Ils m'accueillirent tous gentiment.

— Bienvenue, Augustine, dans cette folle épopée ! me lança Marius.

Bras dessus, bras dessous, Paolino m'entraîna vers un bar tout proche et paya une tournée de rosé. Je n'avais pas l'âge requis, mais Paolino avait vingt-deux ans et il me glissa subtilement un verre. L'alcool monta vite à ma tête et je me découvris plus volubile que d'habitude. Ce charmant Italien dégageait quelque chose qui vous mettait immédiatement en confiance. Je lui racontai mon enfance à Bougie, Papa, notre arrivée à Nice... Nous étions dans notre bulle, alors que ses trois autres amis conversaient entre eux. Tout à coup, je remarquai sur l'horloge du café que cela faisait deux heures que j'étais partie. Maman allait s'inquiéter. À regret, je pris congé et Paolino me promit de venir le lendemain à l'appartement se présenter à ma mère.

Et ce fut le début de notre belle amitié. Il avait conquis Maman comme il l'avait fait avec moi, et elle l'avait cautionné en tant que chaperon pour me laisser sortir. Fin mars, j'étais repartie trois mois pour un emploi de sténodactylo et comptable à Tours, mais nous nous écrivions régulièrement. Je l'avais retrouvé avec enthousiasme pendant l'été. Nous avions fait la fête, joué au tennis, profité de la plage... Il avait même été le témoin privilégié d'une chanson originale que j'avais composée sur ma mandoline. C'était un été plein de joie de vivre. C'est à ce moment-là qu'était née l'idée folle de monter notre salon de thé « Béjaïa », le nom arabe de la ville de Bougie. C'était en buvant un thé à la menthe à la maison avec Maman

et Paolino que l'inspiration avait germé. Nous cherchions un moyen de gagner de l'argent au-delà de mes emplois de sténodactylo. Paolino était serveur et connaissait beaucoup de monde dans le milieu de la restauration. Même Maman, d'habitude plus réservée, avait suivi l'enthousiasme de Paolino, et, quelques jours plus tard, nous visitons un local vacant sur la Promenade des Anglais. Mon ami avait négocié le loyer et se proposait de travailler avec nous. L'endroit bénéficiait d'une petite cuisine, et avec les relations que nous avions encore à Bougie, il nous fut facile de faire venir tables rondes basses, coussins colorés, tapis berbères, et services à thé en terre cuite traditionnels, pour aménager la pièce. L'arrivée de ce solaire italien dans nos vies avait été comme un miracle. Nous avons ouvert le 4 août. Maman s'occupe de la caisse, Paolino du service, et moi j'ai aidé les premiers mois jusqu'à ce que je trouve un emploi pour la société des Transformateurs Ferrix en décembre. Nous achetons les croquets, sablés, baklawas au miel, mcheweks et tchareks aux amandes auprès de Mme Sadoun, une Algérienne d'une soixantaine d'années qui vit à Nice depuis plus de trente ans. Je raffole de ces pâtisseries qui dégoulinent de sirop. Ils sont ma Madeleine de Proust ! Elle nous en prépare des fraîches tous les jours et nous les amène le matin. C'est le bagout de Paolino qui avait aussi déniché cet amour de femme.

Cette année, je ne suis plus spectatrice. Poussée par l'enthousiasme de mon ami, je participe activement au Carnaval. J'ai moins de temps que pour l'édition précédente, car je travaille toujours pour la société des Transformateurs Ferrix. Maman continue à gérer le salon de thé avec Paolino et nous avons embauché Jeanne, une jeune fille de seize ans qui les assiste une partie de la semaine. Nous avons bâti une jolie réputation et bénéficions à la fois d'une clientèle de réguliers et de personnes en villégiature sur la côte. Paolino, Henrietta et moi nous sommes déguisés en Pierrot. Pantalon et veste noirs amples avec des pompons blancs cousus dessus et immense collerette de la même couleur, composée de plusieurs épaisseurs de tulle. Ma coupe courte est parfaite avec le calot noir qui finit la tenue. Je porte des ballerines qui me permettront de marcher et danser sans avoir mal aux pieds. Nous ne montons pas sur un char, mais nous rendons à un bal. Auparavant, nous nous baladons dans la rue comme

beaucoup de Niçois, embrassant à pleines mains l'atmosphère de fête. D'autres amis de Paolino se joignent également à nous. Des ballons et banderoles multicolores décorent la salle de bal. Sur le côté, un groupe de musiciens en habits du XVIII<sup>e</sup> siècle se charge de l'ambiance. Tout le monde a redoublé d'efforts pour son costume. C'est magnifique. Les yeux pleins de paillettes, j'oublie tout pour étreindre le moment présent. Paolino me prend la main et m'entraîne dans une farandole qui serpente devant nous. Je le suis en riant...

Château *Le Domaine des Bougeray*, 12 novembre 1933

Il m'a souri.

Nous avons un invité depuis le début de la semaine. Le jeune frère de Madame. Étienne, fils du Marquis Pierre Albrezzi de Villafranca. Ce titre seul me fait voyager vers une contrée où tout prend une saveur romantique — l'Italie. Même si sa famille réside en Belgique. Depuis déjà plus de deux mois, je suis employée comme gouvernante-institutrice de Françoise, douze ans, et Bernard, neuf ans, les enfants du comte Jean de Ferrières. Je leur fais classe cinq heures par jour. Trois heures le matin et deux heures l'après-midi après une longue promenade dans les jardins, quel que soit le temps. Madame insiste : « L'air frais est essentiel pour activer le sang », et, de mon côté, je trouve que ça les empêche de s'assoupir pendant l'instruction de l'après-midi. J'apprécie aussi ces promenades qui m'offrent l'occasion d'admirer le parc à l'anglaise, ces arbres, arbustes et plantes d'apparence non domestiqués arrangés par des jardiniers zélés pour donner une impression naturelle. Nous flânons à travers les chemins tortueux, révisant parfois notre botanique. Ces dernières semaines, nous avons souvent fini notre sortie en passant par l'orangerie pour nous réchauffer. Les citronniers et orangers me rappellent mon heureuse jeunesse à Bougie. Et leur arôme me transporte auprès de Papa dont la veste était imprégnée d'un parfum à base de fleurs d'oranger.

Un professeur de musique vient également prodiguer des leçons de solfège aux enfants. Avec lui, Françoise pratique le piano, tandis que Bernard s'exerce au violon. Tous deux suivent des cours d'équitation. De plus, un maître d'armes enseigne l'art du fleuret à Bernard, pendant que Françoise s'adonne à la broderie avec Mme la Comtesse de Ferrières. Cette adolescente est studieuse, douce et soumise. Son frère, parfois colérique, est doté d'un esprit plus rebelle. Mais j'ai appris à me faire respecter du haut de mon mètre soixante et de mes vingt-quatre ans. On m'a souvent dit que j'étais mûre pour mon âge. Avoir dû partir d'Algérie à dix-sept ans et avoir dû reconstruire une vie avec Maman à Nice m'a forgé le caractère.



Mon père m'a inculqué l'importance de défendre mes idées et j'ai hérité de lui une personnalité bien trempée.

Je me tiens debout sur le bord de la terrasse à observer Bernard et son oncle, le Marquis, qui s'exercent à l'escrime. Plus tôt, je l'ai entendu demander à sa sœur, Mme la Comtesse, s'il pouvait participer à la leçon de l'après-midi, lui qui a pratiqué ce sport lors de son adolescence. Le maître d'armes lui a prêté la tenue et le matériel requis, et le jeune Marquis s'est substitué à lui pendant une grande partie de l'heure impartie. Bernard, ravi de ce changement de programme, apprécie l'attention de son oncle qu'il ne voit que trop rarement. Et moi je contemple la mince silhouette de cet homme qui se déplace agilement.

Après le salut à la fin d'un assaut, le Marquis enlève son masque, et se sentant observé, il se tourne vers moi, me décochant un sourire malicieux. Il est décoiffé ce qui lui donne un air sauvage. Il s'adresse à l'instructeur lui murmurant quelques mots avant de s'avancer vers moi d'une démarche leste.

— Mademoiselle, nous n'avons pas encore eu l'occasion de nous parler. Je me présente, Étienne Albrezzi.

Il me tend la main.

— Augustine Dally.

Sa paume est ferme et chaude. Un sourire illumine son visage ténébreux. Il me domine d'une bonne tête. Cheveux bruns, yeux couleur noisette, il dégage une masculinité assumée, malgré son jeune âge. J'ai appris par la cuisinière qu'il avait deux ans de moins que moi.

— Ma sœur me dit qu'elle est très satisfaite de vos services. Ayant pu observer mes neveux ces derniers jours, je ne peux qu'adhérer.

— Merci.

Je rougis légèrement.

— Vous venez d'Algérie, m'a-t-on dit, poursuit-il. Je n'ai pas encore eu le plaisir de visiter cette contrée, mais un de mes amis qui y a

séjourné était dithyrambique en m'en parlant. Il a même voyagé dans le désert, ayant des Touaregs comme guides.

— L'Algérie est chère à mon cœur, monsieur. C'est là que j'ai grandi jusqu'à mes dix-sept ans. Des années d'insouciance, entourée d'amour... Jusqu'à ce que mon père disparaisse...

Une mélancolie m'envahit.

— Je suis désolé d'avoir réveillé un souvenir douloureux, me répond-il, peiné.

— Non, ne le soyez pas, je poursuis en me reprenant. J'ai bénéficié d'une enfance heureuse, mais la vie est remplie d'épreuves. C'est ce qui nous rend plus forts. Il faut apprendre à se battre. Comme notre jeune Bernard...

Un long silence s'installe alors que nous suivons du regard l'assaut entre mon élève et son maître d'armes. Je sens que mon compagnon me jette un coup d'œil par intermittence.

— Je vais aller me changer, lâche-t-il, mais j'espère que nous aurons d'autres occasions d'échanger... Il hésite un instant avant de continuer : Que diriez-vous d'une promenade dans le parc demain après-midi, si votre emploi du temps vous le permet ?

— Avec plaisir. Son attention ne me laisse pas indifférente : Je suis disponible à partir de quatre heures cet après-midi.

— C'est parfait. Retrouvons-nous ici alors. Bonne fin de journée, mademoiselle.

— À vous aussi, monsieur le Marquis.

— Vous n'avez pas à m'appeler comme ça, sourit-il amusé. Pas de formalité ici. Étienne, cela suffit. À demain.

— À demain, Étienne.

Il s'éloigne à grandes enjambées avant de disparaître à l'intérieur de la bâtisse. Je suis ravie de ce rendez-vous. *Enfin un garçon, ou devrais-je dire un homme, de mon âge avec qui je peux échanger. En plus, il est séduisant, ce jeune Marquis. Mais hors de ta portée, Augustine.* En tout cas, le temps de son séjour, j'aurai un brin de distraction. Un peu d'excitation dans cette vie rangée et solitaire qui me caractérise maintenant. La folle période que j'ai vécue à Nice me manque. Les fêtes, mes amis,

surtout mon cher Paolino, cette légèreté qui soufflait sur la promenade des Anglais...